Document generated on 08/06/2025 4:26 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

L’évasion à rebours de Réjean Ducharme

Jean Morency

Number 43, March–April–May 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19909ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Morency, J. (1991). L’évasion à rebours de Réjean Ducharme. *Nuit blanche*, (43), 34–37.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ÉVASION À REBOURS

« Qu'on les fasse par légions et légions encore, crever, tourner en mirlitons, saigner, fumer dans les acides, et tout ça pour que la Patrie en devienne plus aimée, plus joyeuse et plus douce ! Et s'il y en a là-dedans des immondes qui se refusent à comprendre ces choses sublimes, ils n'ont qu'à aller s'enterrer tout de suite avec les autres (...) sous l'épitaphe infâmante des lâches sans idéal... »

Céline, *Voyage au bout de la nuit.*

Halabja, Iraq,1988, photo : Ramazan Ozturk

DE RÉJEAN DUCHARME

Comment s'évader quand tout l'univers nous avale, comment fuir quand le mouvement même des astres nous ficelle dans une gigantesque camisole de force, sinon en se dévadant, en s'évadant à rebours, en fonçant droit devant soi, loin des murs qui ceinturent la prison, non plus vers le dehors et une liberté illusoire, mais vers l'intérieur, au cœur même de tout ce qui nous tient en cage ?

Se *dévader*, c'est dévaler toujours plus bas dans la déchéance et l'abjection, c'est précipiter le cours de la vie, c'est donner son aval à un mouvement fatal qui de l'amont vers l'aval nous dévide peu à peu jusqu'au vide total, dans l'espoir insensé de se libérer du poids insoutenable du néant. Toute l'entreprise de Réjean Ducharme annonçait ce geste de la *dévasion* que le dernier roman de l'auteur vient instituer ; depuis ***L'avalée des avalés***, où Bérénice Einberg affirmait sans ambages : « Je veux être avalée par tout, ne serait-ce que pour en sortir », jusqu'aux « liens matrimaniaques » des ***Enfantômes***, en passant par le confinement volontaire des protagonistes de ***L'hiver de force***, Réjean Ducharme valse et hésite entre la servitude pleinement assumée par ses personnages et la volonté tenace de libération que seule cette servitude permet logiquement. Un avalé ne peut pas s'évader de l'avalé pour la bonne raison qu'il n'y a rien derrière les portes de la prison ; mais il peut se *dévader*, fuir au plus loin dans sa tête vers le lieu de sa naissance (« Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre par la crevasse d'où j'ai bondi », disait encore Bérénice).

Telle sera donc la stratégie de Bottom, le héros de ***Dévadé***, le dernier roman de Réjean Ducharme, devant l'existence : complètement obnubilé par les femmes, Bottom se définit comme « le Mouvant perpétuel, le Fou fuyant, Monsieur le Prince de Personne, qui passe ou qui casse, que ça geigne ou que ça saigne, qu'elles pleurent ou qu'elles meurent, toutes autant qu'elles sont » (p. 9). Avec sa gueule « dévadée » et sa dégaine de « rada », il traverse la vie comme un météorite en fin de course, lui qui n'a pourtant que trente ans. Comme son surnom l'indique, Bottom est tombé au plus bas : « déficient social crasse », « ivrogne trépignant » (p. 10), il n'a que deux passions, au demeurant unies dans un rapport de cause à effet : les femmes et la bière. Si Bottom boit ses six canettes quotidiennes (dans ses bons jours), c'est parce que les femmes le font souffrir. Pris en tenaille entre la belle Juba qui « l'aime bien » (quelle horreur !) et la « patronne » qui veut le tirer de sa condition car elle « l'aide bien » (quelle poisse !), Bottom doit se rabattre sur Nicole le pot de colle qui ne trouvera rien de mieux que lui refiler une maladie honteuse (quel malheur !)... ▸

Des relations entre hommes et femmes au doux pays de Maria Chapdelaine

Commençons par résumer la sempiternelle histoire d'amour : Bottom aime Juba qui aime Bruno qui n'aime plus Juba qui aime bien Bottom. L'intrigue du roman gravite autour de ce triangle au fond assez classique, mais auquel Réjean Ducharme donne une connotation nationale : l'histoire d'amour de Bottom et de Juba devient une parabole du destin de l'homme québécois et un traité des relations entre hommes et femmes au doux pays de Maria Chapdelaine : « Mais dans le fond, j'ai la même admiration pour toutes les femmes. Je suis tellement respectueux que je n'ai jamais pu en regarder une entre les genoux sans baisser les yeux. Bottom, tu es trop tronc, trop « ignare, apathique et rétrograde », colon, Lord Durham avait bien raison » (p. 158-159). Résultat : Bottom ne « pogne » pas. Trop délinquant pour jamais gagner les faveurs de Lucie, la sœur de Bruno, qui lui préfère un ingénieur d'Hydro-Québec, Bottom le rada se rabat sur Juba, la copine de Bruno, une juive de Rabah ou de quelque part par là-bas. Le malheur, c'est que Juba aime Bottom d'amitié ; soi-disant pour sauver celle-ci, elle met un frein aux ardeurs de son prétendant : « Elle s'excuse mais c'est comme ça, strictement défendu de toucher à notre amitié, si je vois ce qu'elle veut dire par toucher... » (p. 39) Naturellement, Bottom accepte assez mal sa condition d'amoureux transi. Objet premier du désir de l'homme, la femme devient paradoxalement un frein à la satisfaction de celui-ci, comme le résume Bottom dans une formule péremptoire : « Toutes pareilles, bien plus intéressées à s'habiller qu'à se déshabiller ! » (p. 108). Du refus à la frustration, il n'y a qu'un pas que Bottom franchit allègrement : « La patronne a raison : on peut entrer comme on veut dans mon for intérieur et mettre le bordel. Un bordel où je suis le seul à rester tout habillé par-dessus le marché » (p. 103).

Cette histoire d'amour impossible se dédouble en creux dans la relation prenant place entre Bottom et Nicole, la voisine de Juba. Coincée qu'elle est dans ses tics de langage et de pensée (à l'exemple de ses contemporains, elle use et abuse du « comme tel », du « vécu », du « suivi »), Nicole ne fait pas grande impression à Bottom, qui ne se gêne d'ailleurs pas pour l'appeler « Chose ». Nicole fait souvent référence à la philosophie de Camus, encore qu'elle n'ait qu'une très vague idée de celle-ci ; elle est camusienne comme on pouvait être existentialiste dans les années 60 : sans jamais avoir lu une ligne de Sartre ou Heidegger. Elle constitue une caricature de cette fin de siècle où tous se targuent d'avoir des opinions sur tout, ce qui fait vomir Bottom : « Comme à une sorte de célébrité, ils m'ont demandé une opinion. Je n'en avais pas sur moi. Tout le monde a des opinions sur tout. Je n'en ai même pas sur où ils vont chercher tout ça » (p. 61). Avec ses formules toutes faites et vides de sens, Nicole figure assez bien cette intelligentsia à trente sous qui existe quelque part en marge des collèges et des universités, qui connaît surtout les livres par ouï-dire ou encore par leur couverture : « Tu ressembles à l'Étranger de Camus en livre de poche » (p. 41), dit-elle à Bottom.

Échapper enfin au lupanar universel

Entre ces deux pôles du monde féminin que figurent Juba et Nicole, Bottom navigue tant bien que mal, et plutôt mal s'il faut l'en croire, en pleine carence sexuelle et affective. Il va donc essayer de développer des techniques imparables de séduction, fondées sur l'acharnement et la volonté : « Le bonheur rend tellement intelligent qu'il me fait comprendre les femmes. Il s'agit d'insister plus longtemps qu'elles résistent, de ne pas lâcher avant qu'elles lâchent. Ne serait-ce que pour se débarrasser, elles finissent, comme Nicole ici, par dire OK » (p. 59). Mais en dépit de ces nombreuses recettes miracles, ***Dévadé*** représente beaucoup plus qu'un traité sur la conquête amoureuse, sorte de reflet moderne des ***Liaisons dangereuses*** de Laclos (l'art de la séduction) ou encore d'***Adolphe*** de Benjamin Constant (l'art de la rupture au terme de la séduction...), écrivain qui est d'ailleurs cité dans le roman. Bizarrement, plus qu'aux lettres françaises ou même québécoises, c'est à la tradition puritaine qu'il faut faire appel pour comprendre l'œuvre de Ducharme, qui constitue une méditation sur le problème du mal et de l'incarnation des esprits dans les corps, problème qu'on pourrait résumer ainsi : *c'est l'amour physique qui engendre la mort*. Du sentiment qu'éprouve Bottom à l'endroit de Juba jusqu'à l'idée des fins qui le hante, le chemin se trouve tout tracé : « Je vois le fameux rapport entre l'amour et la mort. On ne saisit pas Juba en la touchant ; on la repousse, en profondeur. Elle vous force à creuser, mal, les mains de plus en plus sales, jusqu'à ce que vous vous saisissiez vous-même, par les poignées de votre cercueil » (p. 81). Au-delà ou plutôt en deçà d'une histoire d'amour, ***Dévadé*** constitue ainsi un roman de la finalité (la mort) et de la culpabilité (le mal) qui sont mis en étroite relation. On y retrouve, comme dans les autres romans de Ducharme, un pessimisme absolu qui détermine la volonté de faire abstraction de la réalité pour remonter jusqu'aux origines, jusqu'aux sources de l'enfance, à rebours du temps, pour échapper enfin au lupanar universel.

Par la force des choses, Bottom devient le bouc émissaire de son époque qui n'en finit plus de finir, de pourrir, de s'avilir et de dépérir, d'une société qui s'enfonce lentement dans le marasme des conventions, des idées toutes faites, des clichés de langage. Néanmoins, Bottom est un bouc émissaire d'un type assez particulier, car Ducharme ne fait rien comme les autres : conscient de sa culpabilité et de sa propre responsabilité dans le mouvement qui le conduit vers une déchéance toujours plus profonde, il n'en accuse pas moins le corps social tout entier, accablant sans distinction ceux qui mènent le jeu (en répétant notamment qu'il n'y a pas de justice), et ceux qui en sont les victimes. Quoi qu'il en soit, Bottom accepte d'expier pour tous les crimes, autant les siens que ceux de la collectivité, puisque nous sommes tous coupables : « Elle veut absolument savoir en quoi j'aimerais me réincarner... En vieux dégoûtant. Comme tout le monde. Pour bien expier » (p. 217).

C'est à ce stade que Ducharme rejoint Camus, dont la présence se fait sentir tout au long de ***Dévadé***. Bottom rappelle d'ailleurs cet autre bouc émissaire

qu'est Meursault, le héros de ***L'étranger*** ; même Nicole le pot de colle — qui n'est pourtant pas l'exégète de la décennie ! — l'affirme : « C'est de l'étranger tout craché finalement » (p. 51). Des deux romans se dégage en effet le même constat d'absurdité, doublé d'une terrible critique sociale : ils mettent en scène deux sacrifiés qui facilitent paradoxalement la cohésion de la société. « C'est mécanique, c'est l'embrayage qui se reclenche tout seul à la troisième personne. Je comprends Camus, sa manie de se mettre à cette vitesse. On finit par se retourner pour voir si on se suit. On s'est *dépassé* !... On est passé à l'étranger, avec les autres !... On est tous frères enfin : tous personne ! » (p. 150-151)

La nostalgie tenace du passé

Que reste-t-il au terme de cette entreprise de destruction, au-delà de la désillusion amoureuse, de la conscience du mal et de la déchéance, sinon une nostalgie tenace du passé qui nous ramène tout droit à ***L'avalée des avalés*** ? Bottom peut toujours se *dévader* dans ses propres souvenirs, en se rappelant le voyage qu'il a fait avec Bruno à travers les États-Unis, sorte de reconquête de l'Amérique mythique, très proche en fait de celle de Kerouac, « d'Eau-Claire au Wisconsin à Pend'Oreilles en Idaho. Pour rien. Parce que ça sonnait bien et que la poésie était dans nos moyens » (p. 42). Au fond, pour Bottom, toute la réalité tient dans ces quelques bribes qui remontent de son passé pour nier le néant vers lequel il se précipite tête baissée : « Ma propre vie, que je ne lui conte pas, parce que ce qu'on dit on le dépense, a duré six mois : l'été où nous avons répondu, Bruno et moi, à l'appel de nos sirènes [...] On n'avait pas trouvé la mort comme elle avait craint, mais quelque chose de même : on avait vécu » (p. 42).

C'est ce que se diront aussi les lecteurs de ***Dévadé*** au terme d'une lecture haletante qui leur semblera une gigantesque fête du langage et des mots, une œuvre polyphonique où ils auront retrouvé en bloc la manière du romancier Réjean Ducharme, le sens aigu du dialogue qui caractérise le scénariste des films de Francis Mankiewicz et la magie du parolier des chansons de Robert Charlebois. De telle sorte qu'on comprend assez mal les réserves de la critique au moment de la parution du roman. Démodé, dépassé, déphasé, ***Dévadé*** ? Depuis quand le génie devrait-il composer avec l'air du temps, surtout quand cet air lui pue au nez ? ■

par Jean Morency

Le dernier roman de Réjean Ducharme, ***Dévadé***, est paru en 1990 chez Gallimard/Lacombe. Ducharme est aussi l'auteur de ***L'avalée des avalés***, Gallimard, 1966 (Folio, 1982) ; ***Le nez qui voque***, Gallimard, 1967 ; ***L'océantume***, Gallimard, 1968 ; ***La fille de Christophe Colomb***, Gallimard, 1969 ; ***L'hiver de force***, Gallimard, 1973 (Folio, 1984) ; ***Les enfantômes***, Gallimard, 1976 et ***Ha ha !...***, Gallimard, 1982.

La librairie et l'édition à Montréal

présente une analyse du développement de ce secteur pour la période allant de 1776 à 1920.

L'ouvrage est enrichi par des tableaux statistiques, une bibliographie, un inventaire chronologique et la localisation des catalogues imprimés de librairies de Montréal entre 1816 et 1969 ainsi qu'un index alphabétique des commerces de librairie à Montréal de 1776 à 1900. Il est de plus illustré.

L'auteur, Yvan Lamonde, est spécialiste de l'histoire socio-culturelle de Montréal pour cette période. Il a publié à la BNQ *L'Histoire des idées au Québec 1760-1960: une bibliographie des études* et *Les Bibliothèques personnelles au Québec: inventaire analytique et préliminaire des sources.*

Pour l'achat, faire parvenir un chèque visé ou mandat-poste de 21$ (22,47 $, TPS incluse, pour les résidants du Canada) à l'adresse suivante:

Bibliothèque nationale du Québec
Secteur des publications
1700, rue St-Denis, Montréal (Québec) H2X 3K6
Pour information: 873-1100 poste 158
ou 1-800-363-9028 (appel interurbain sans frais)

Bibliothèque nationale du Québec

Montréal, BNQ, 1991, 200 p.